Pour citer cet article :

Mallat de Bassilan, *Au pays des homards : excursions en Bretagne*, Paris, Bureaux de la géographie, 1897, pp.56-60.
Source : Gallica.

Enfants en justice
XIX-XX ème siècles

MALLAT DE BASSILAN

Au Pays des Homards

(EXCURSIONS EN BRETAGNE)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PARIS
BUREAUX DE LA GÉOGRAPHIE
59, rue de Grenelle, 59

1897

Tous droits réservés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le mardi 16 juillet, je mets à exécution un projet depuis longtemps formé ; c'est une visite à la colonie pénitentiaire qui, proche de la citadelle, occupe un vaste emplacement sur le plateau de la Haute-Boulogne. Je m'y rends en suivant le sentier de douaniers qui serpente sur le bord de la falaise orientale de Port-Fouquet. J'aperçois au loin le sémaphore de la pointe Taillefer et le fort Saint-Julien, non loin duquel une coquette villa domine l'océan. Je traverse le village de Roserières, où l'on remarque une ruine dont les voûtes ont été transformées en étables. Il paraît que ce sont les derniers vestiges d'un petit fort bâti au moyen-âge par les moines de Quimperlé ; je ne m'attarde pas à vérifier cette assertion.

J'arrive bientôt au pied des murs élevés qui entourent les bâtiments de la colonie et que dépassent la mâture de l'école des ga-

biers. En l'absence du directeur qui habite le Palais, relié à la colonie par un téléphone, je suis reçu par le gardien chef, M. Armand Rohan, Belle-Ilois, lui-même fils de gardien, et attaché à l'établissement depuis 1881. Il se met fort obligeamment à ma disposition et, en sa compagnie, je visite les baraquements où sont installés les ateliers des différents métiers, la cuisine très propre où les gamelles attendent la soupe, la boulangerie où cuit un pain fort appétissant, les salles d'étude et de musique, les dortoirs où chaque enfant a sa cellule, comme dans nos lycées de Paris, fermée extérieurement par une porte à treillage de fil de fer, les préaux où les enfants s'ébattent séparés selon leur âge, etc., et je suis surpris de l'ordre, de la discipline, de la tenue respectueuse et de la bonne mine de tout ce petit monde... Du reste, rien ne rappelle la prison ; je traverse un grand jardin plein de fleurs, où croissent en pleine terre des cactus, des genêts d'Espagne et autres plantes des pays chauds, et je me figure visiter une caserne ou plutôt un grand collège. Chaque fois que je laisse échapper le mot condamné ou détenu, le gardien chef me fait observer qu'il n'y a dans la colonie que des pupilles, excusés comme ayant agi sans discernement.

Sans doute on surprend ça et là sur quelques visages certaines tares héréditaires et

une sorte d'obscurcissement de l'âme, peut-être même de déchéance fatale ; des regards sournois donnent à penser que la soumission n'est qu'apparente et que les instincts mauvais sommeillent ; mais il y a un grand nombre de frimousses éveillées, de petits bonshommes intelligents dont le regard est franc et sincère.

On compte dans la colonie 440 enfants, de 8 à 20 ans, ayant tous commis des délits plus ou moins graves, passibles de la police correctionnelle, mais bénéficiant de l'irresponsabilité de leur âge. L'Etat les soustrait à leur milieu, à l'influence souvent néfaste de leurs parents, les prend en tutelle, les élève et les relève... On leur apprend un métier, selon leurs aptitudes, et on fait généralement de bons marins et d'honnêtes citoyens.

Sur 100 enfants, me dit le gardien chef dont l'autorité ferme et paternelle me paraît bien établie dans la colonie, il faut en compter, à leur sortie de la maison, 45 devenus très bons sujets et 35 bons, parmi lesquels se trouvent un capitaine au long cours, un quartier-maître à bord de « la Naïade », des sous-officiers et de bons ouvriers.

Malheureusement, il y en a environ 10 sur 100 absolument indomptables, absolument rebelles à tout amendement, de vraies brutes, qui en sortant de la colonie sont voués

fatalement à la prison ou au bagne. Mais on en sauve à peu près 90 pour 100 ; et c'est une grande joie pour les éducateurs et une grande sécurité pour la société.

Les principaux moyens de relèvement employés sont des citations au tableau d'honneur et des grades qui flattent l'amour-propre. Mais il y a aussi des récompenses plus palpables consistant en suppléments de nourriture ; les corrections manuelles ont complètement disparu. Telles notes comportent un quart de vin ou de café ou encore du dessert, et les pupilles de l'Etat sont très sensibles à ces petits avantages qui améliorent la gamelle d'ordinaire : c'est bien humain. De même, le travail à l'atelier, les exercices militaires ou un poste dans la fanfare sont considérés comme des récompenses. Chaque enfant a encore une masse qui s'accroît selon ses travaux et sa bonne conduite, de telle sorte qu'à sa sortie de la colonie, il touche un petit pécule de 3 à 400 francs.

Il est évident que le petit vaurien envoyé par le Ministère de l'Intérieur à la colonie ne se transforme pas immédiatement en un bon sujet. Il faut souvent deux ans et même plus pour ce patient travail d'orthopédie morale, pendant lequel l'enfant remis au moule, pour ainsi dire, est assoupli, bridé et modifié autant que possible, car c'est une

tâche ardue de redresser les bossus, au moral comme au physique. Ce n'est pas sans peine qu'on arrive à découvrir et à rallumer la petite flamme que tout homme porte au plus secret de son être.

Le travail des champs à la ferme de Bruté et une surveillance incessante finissent par briser les natures les plus réfractaires ; le petit fauve se soumet quand il comprend que toute révolte est inutile. Il est pris tout d'abord par l'estomac, — et l'estomac est souvent la route du cœur.

L'œuvre de redressement social tentée *sans phrases*, par la colonie pénitentiaire de Belle-Ile est vraiment méritoire et avec mon expérience de l'éducation des collèges, je me sens pénétré d'une estime mêlée d'admiration pour le personnel du pénitencier et pour le gardien chef, ancien sous-officier de l'armée, qui mène ces 440 vauriens au doigt et à l'œil et qui n'a pas marchandé son dévouement pendant la dernière épidémie d'influenza infectieuse qui a emporté onze détenus.

Je rentre un peu en retard pour le déjeuner, mais très intéressé par cette visite. L'établissement garde encore le souvenir de Barbès et de Blanqui qui y furent relégués après les événements de 1848. Blanqui put s'évader pendant la nuit et gagner la côte où une barque l'attendait ; il avait, paraît-il,